



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 21 (1923), p. 131-144

Henri Lammens

Le «Sofiânî», héros national des Arabes syriens.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačun, Bernard Lenthéric

LE «SOFIÂNÎ»

HÉROS NATIONAL DES ARABES SYRIENS

PAR

HENRI LAMMENS.

I

Dans les premiers jours du mois d'août 750, succomba à Aboûsîr, sous les coups de ses propres partisans, Marwân II, le dernier calife omayyade. Du récit circonstancié d'un témoin, le diacre copte Jean, récit conservé par le chroniqueur Severus ibn al-Moqaffa⁽¹⁾, il ressort clairement qu'il s'agit d'Aboûsîr as-sidr, dans le district de Badrašain, moudirieh de Djîza. C'est bien à tort que des annalistes arabes de basse époque et, à leur suite, feu Amélineau⁽²⁾, ont cherché l'Aboûsîr en question dans les provinces de Fayyôûm et d'Ašmoûnain.

« L'édifice d'Omayya s'est effondré; Allah est demeuré indifférent à sa ruine⁽³⁾. »

Voilà comment, au lendemain de cette catastrophe, chantait un poète, courtisan des 'Abbâsides. La passivité des Syriens sembla d'abord lui donner raison. Butés dans leur rancune contre Marwân II, qui pendant son règne les avait poussés à bout, ils assistèrent, sans broncher, à l'extermination méthodique des Omayyades, à la violation de leurs tombeaux⁽⁴⁾. Ils ne tardèrent pas

⁽¹⁾ Édition de SEYBOLD, d'après le manuscrit de Hambourg, p. 195.

⁽²⁾ Lequel n'a compris ni l'importance ni le sens du texte de Severus dans son article consacré aux derniers jours de Marwân II, dans le

Journal asiatique, 1914², p. 421-429.

⁽³⁾ MAS'ÔUDÎ, *Prairies d'or* (éd. B. de Meynard), VI, p. 149.

⁽⁴⁾ Cf. LAMMENS, *La Syrie, précis historique*, I, p. 104-105.

à se ressaisir. Dans le nord de la Syrie, un chef qaisite, Aboû'l Ward, avait hissé « la bannière blanche », en d'autres termes, affirmé sa résolution de restaurer la dynastie vaincue. Aboû'l Ward comprit que la présence, à ses côtés, d'un Omayyade exalterait le courage des Syriens démoralisés, auxquels six mois de régime 'abbâside faisaient amèrement regretter leur dynastie nationale. Rien ne paraissait moins aisé que la réalisation de ce dessein. Le féroce général 'abbâside, 'Abdallah ibn 'Alî, pensait y avoir mis bon ordre, en supprimant brutalement les Omayyades résidant en Syrie. Mais dans sa hâte d'en finir avec Marwân II réfugié en Égypte, il avait négligé ou s'était vu dans l'impossibilité d'explorer, d'occuper militairement la Palmyrène, centre principal de la puissante confédération des Banoû Kalb, sur lesquels, pendant près d'un siècle, s'était appuyé le pouvoir omayyade⁽¹⁾.

Wellhausen⁽²⁾ déclare « digne de remarque », comment, en cette heure critique, les Syriens penseront, non aux Marwânides, leurs derniers souverains, mais aux Sofiânides, à la branche aînée de la dynastie omayyade. Dans la détermination des Syriens, soulevés contre la tyrannie 'abbâside, le sentiment ne joua pas le rôle que semble supposer Wellhausen. Sans doute les Arabes de Syrie conservaient pieusement la mémoire de Mo'âwia et de Yazîd I^{er}, qui avaient établi et maintenu l'hégémonie syrienne sur le reste du califat⁽³⁾. Mais, au lendemain du désastre d'Aboûsîr, quand les Syriens, réunis autour d'Aboû'l Ward, comprirent l'opportunité de mettre un Omayyade à la tête du mouvement nationaliste, ils durent s'apercevoir que les 'Abbâsides ne leur avaient pas laissé l'embarras du choix. A cette date, on eût difficilement découvert en Syrie deux Marwânides en âge de combattre. Le nouveau régime avait exécuté à la lettre le programme qu'il s'était fait dicter par un poète à ses gages :

« *Dégaine l'épée, lève le fouet* ⁽⁴⁾; qu'on ne retrouve plus un Omayyade sur la terre! »

Rien que dans le festin ou guet-apens d'Aboû Fotros, quatre-vingts Omayyades avaient été assommés. Traqués comme des fauves en Syrie, en Égypte,

⁽¹⁾ Cf. notre *Mo'âwia I^{er}*, p. 309-312; 326; 418.

⁽²⁾ *Das arabische Reich und sein Sturz*, p. 346.

⁽³⁾ Cf. *Mo'âwia*, p. 30, 56, 104, 443.

⁽⁴⁾ Variante ارفع العفر « annule l'amnistie », qu'on s'était vu forcé d'octroyer à de rares Omayyades; *Agh.* (= *Aghâni*), IV, p. 94.

en Arabie, dans l'Iraq, leur sang, versé à flots, n'avait pu « apaiser la rage des 'Abbâsides ». Ainsi le proclamait le calife Saffâh, reprenant à son compte un vers de *Doûl Oşbo*⁽¹⁾. Dans la Palmyrène, seul coin de la Syrie demeuré indépendant, les Kalbites, qui se proclamaient « les oncles des Omayyades », avaient ouvert l'asile de leur désert à un Sofiânide obscur, appelé Aboû Moḥammad.

Combien plus digne de remarque nous paraît l'effacement dans lequel se sont renfermés, depuis Hâlid, fils du calife Yazîd I^{er}, les Sofiânides. Non seulement les nombreux descendants laissés par le second calife syrien, mais les 'Otbî, ceux de 'Otba, frère du grand Mo'âwia⁽²⁾, tous se tinrent à l'écart des intrigues, pendant la période de révolutions et de guerre civile, ouverte par l'avènement de Walîd II. Ils paraissent avoir possédé à un plus haut degré que les Marwânides le sens de la discipline. Malgré ses goûts frivoles, Walîd II eut le courage de rendre justice à cette loyauté chez ses parents sofiânides⁽³⁾. Nous la retrouvons également chez celui qui allait inaugurer le personnage du « Sofiânî », chez le sofiânide Aboû Moḥammad.

On le rencontre invariablement dans le camp antirévolutionnaire, avec les partisans de l'ordre. Tel nous le voyons au lendemain de l'assassinat de Walîd II. Il accourut alors pour venger ce calife et ne réussit qu'à se laisser battre avec les troupes de Ḥomş, qui l'avaient malencontreusement mis à leur tête⁽⁴⁾. Cette disgrâce lui valut de passer cinq mois dans les prisons de Damas. La population l'en tira, au lendemain de la victoire de 'Aindjarr⁽⁵⁾, et l'installa, portant encore les fers aux mains, dans la chaire de la grande mosquée⁽⁶⁾. Il aida adroitement Marwân II à recueillir la succession de Walîd II. Mais le nouveau souverain, exaspéré par l'hostilité que lui témoignaient les Syriens, s'en prit à Aboû Moḥammad et l'enferma dans les prisons de Ḥarrân. Le Sofiânide refusa de suivre ses compagnons de captivité, le jour où ils réussirent à briser leurs chaînes. Marwân lui rendit définitivement la liberté, au moment de sa fuite en Égypte⁽⁷⁾. Aboû Moḥammad en profita pour se retirer en

⁽¹⁾ *Agh.*, IV, p. 92.

⁽²⁾ Cf. *Mo'âwia*, p. 36-39; notre *Califat de Yazîd I^{er}*, p. 37, 483-485.

⁽³⁾ *IBN 'ABD RABBIH*, *'Iqd al-Farîd*, II, p. 347.

⁽⁴⁾ *ṬAB.* (= *ṬABARÎ*), *Annales*, II, p. 1827-

1830.

⁽⁵⁾ Cf. LAMMENS, *La Syrie, précis historique*, I, p. 99.

⁽⁶⁾ *'Iqd al-Farîd*, II, p. 354.

⁽⁷⁾ *La Syrie*, I, p. 104.

Palmyrène, décidé à y vivre loin des vicissitudes et des agitations de la vie politique.

Tout forme contraste dans l'existence mouvementée d'Abou Moḥammad, sans que nous réussissions à mieux connaître cette personnalité complexe que la légende confondra plus tard avec le fondateur de la dynastie omayyade. Son loyalisme, son honnêteté, demeurent hors de conteste, mais non moins son manque de décision et son inexpérience militaire. A cet égard, Abou Moḥammad rappelle l'énigmatique calife Mo'âwia II beaucoup plus que son aïeul, l'énergique Yazîd I^{er}. Il ne fera que traverser la scène politique, où il se laissera hisser. Ainsi semblent l'avoir jugé ses contemporains. Témoin le sobriquet de « vétérinaire », *bâtâr*, sous lequel on désignait familièrement cette victime de la fatalité, qui ne connut vraisemblablement d'autre passion que celle de la chasse⁽¹⁾ et des chevaux.

De son vrai nom, Ziâd⁽²⁾ ibn 'Abdallah, il était le petit-fils du second calife sofiânide. Si cette descendance devait lui assurer le dévouement des Kalbites, les insuccès, qui avaient marqué toutes ses entreprises, ne pouvaient l'avoir préparé à la mission délicate d'une restauration dynastique. Mais les Syriens révoltés — nous l'avons dit — n'avaient pas le droit d'hésiter, alors que les 'Abbâsides se vantaient avec raison de n'avoir plus laissé subsister trace du passage des Omayyades⁽³⁾. A tous les rebelles le surnom de *Sofiâni* devait paraître d'heureux augure. On le disait le « Sofiânide annoncé », *الذي كان يُذَكَّر*⁽⁴⁾, le héros appelé à venger l'humiliation de la Syrie, à lui restituer son ancienne hégémonie.

Quelle était l'origine de cette légende? On a mis en avant le nom de Hâlid fils de Yazîd I^{er}. Il l'aurait propagée, utilisée comme une arme politique contre les Marwânides⁽⁵⁾. Le sofiânide Hâlid n'avait que trop de motifs de s'en prendre à l'ambition des Marwânides, spoliateurs de ses droits et de ceux de sa famille. L'auteur de l'*Aghâni* préfère chercher ailleurs; voici pourquoi.

⁽¹⁾ IBN 'ASÂKIR, *Tarîḥ Dimasq* (éd. Badrân), V, p. 403; TAB., *Annales*, III, p. 43.

⁽²⁾ Et non Yazîd, comme dans YA'QUBÏ, *Hist.* (éd. Houtsma), II, p. 425.

⁽³⁾ *Tqd al-Farîd*, II, p. 180.

⁽⁴⁾ TAB., *loc. cit.*; IBN 'ASÂKIR, *loc. cit.*; *Agh.*,

XVI, p. 88.

⁽⁵⁾ J'ai noté ce détail dans le ms. d'Ibn 'Asâkir de Damas; vol. V, notice de Hâlid ibn Yazîd. Je ne retrouve plus la même donnée dans l'édition très médiocre du cheikh Badrân (même volume et même notice).

Abou'l Faradj est un de ces tenants du « bon šī'tisme », حسن التشيع, un de ces Sunnites timorés, n'osant aller jusqu'au bout de leurs sympathies 'alides, mais ne perdant pas une occasion de mettre en lumière les prérogatives spirituelles — y compris le don de prophétie — apanage des descendants de 'Alī. L'imâm Dja'far aṣ-Ṣâdiq est une des idoles de la tradition šī'ite. C'est donc à Dja'far que l'*Aghânî* (XVI, p. 88) attribue la prédiction relative au « Sofiânî ». Dans leur retraite de Médine, les 'Alides ne cessèrent, nous le savons, d'intriguer contre les Omayyades. Ils n'ont pu négliger l'arme des *malâhim* ⁽¹⁾ qu'utilisèrent alors tous les partis antidynastiques. Ces prophéties apocalyptiques s'accordaient à prédire comme prochaine une révolution politique et la chute imminente du régime omayyade. Par ailleurs, la légende du Sofiânî, sous sa forme primitive du moins, allait à l'encontre de ces manœuvres souterraines, puisqu'elle supposait une restauration omayyade. C'est après l'échec des premières révoltes syriennes contre le régime 'abbâside qu'on aura rattaché au nom de Dja'far la légende du *Sofiânî*, définitivement transformé en Antéchrist musulman.

Dès le premier siècle de l'hégire, on se mit à scruter fiévreusement les lettres qui ouvrent certaines sourates qoraniques, pour en découvrir le sens caché. Ces recherches donneront naissance à une science spéciale, le *djafr*, qu'on a rattachée à l'imâm Dja'far. Plus le Qoran avait recherché l'anonyme, plus la postérité s'acharnera à dissiper cette imprécision. « Une des manières les plus usitées dans les *malâhim*, c'est la désignation des personnes par une seule lettre » ⁽²⁾, à savoir par l'initiale de leur nom.

L'*Itqân* de Soyûṭî (II, p. 186) cite un exemple de cette exégèse aventureuse. La sourate XLII s'ouvre par le complexe حم عسق. Voici comment les partisans du *djafr* le décomposaient. La première lettre signifiait حرب ⁽³⁾, à savoir, la guerre entre 'Alī et Mo'âwia. Le *mîm* désignait les Marwânides, le 'ain les 'Abbasides. Le *sin* enfin marquait l'apparition du *Sofiânî*.

Il n'est pas douteux qu'au début du II^e siècle ⁽⁴⁾ on a escompté l'avènement

⁽¹⁾ VAN VLOTEN, *Recherches sur la domination arabe... et les croyances messianiques sous le khalifat des Omayyadès*, p. 56-57. On en trouvera les éléments dans les « Kitâb al-fitan »; par exemple *Kanz al-'omml*, VI, p. 50, etc. (édition de Haïdarâbâd).

⁽²⁾ VAN VLOTEN, *loc. cit.*

⁽³⁾ C'était également le nom de l'ancêtre des Sofiânides, souvent appelés Banoû Harb.

⁽⁴⁾ Tous les cent ans, Allah envoie un restaurateur religieux (*Kanz al-'omml*, VI, p. 238, n° 4247, etc.).

d'un libérateur, du Mahdî. On s'en douterait rien qu'à voir l'empressement des 'Abbâsides pour revendiquer ce titre à leur profit. Ils se le font décerner par leurs poètes⁽¹⁾, jusqu'au jour où eux-mêmes l'imposeront à leurs enfants. En adoptant les noms de Hâdi et de Mahdî, les califes de Bagdad se proposaient de dérouter l'opinion publique et de lasser ses impatiences⁽²⁾. Rien ne prouve pourtant que, du temps de la dynastie omayyade, les Syriens aient prêté grande attention aux rêveries des *malâhim*. Le gouvernement lui-même a eu le tort de n'en pas surveiller la diffusion. C'est par hasard que la police omayyade découvre l'organisation des loges maçonniques, rattachées à la loge 'abbâsides centrale de Ḥomaima⁽³⁾. Il ne me paraît pas prouvé que la légende du « Sofiânî » soit de beaucoup antérieure à l'échec et à la mort d'Aboû Moḥammad. On n'en découvre aucune trace, antérieurement à cet événement. Il est vrai que Marwân II s'était assuré de la personne d'Aboû Moḥammad; mais il en avait fait autant pour des Marwânides, des fils de 'Abdalmalik ou de 'Omar II.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans les premiers mois de 751, la Syrie se trouvait en pleine révolte. Dans la région d'Alep, 40.000 rebelles s'étaient rangés sous le « drapeau blanc », autour d'Aboû Moḥammad, accouru de la Palmyrène.

La tête du mouvement, le Qaisite Aboû'l Ward, avait commencé par prendre le titre de « généralissime, directeur des opérations militaires », المتوكل لأمير العسكر والمدبر له وصاحب القتال والوقائع⁽⁴⁾. Il prétendit réduire le prétendant omayyade au rôle de figurant. Ce dernier ne voulut pas s'y résigner. En sa qualité de Sofiânide, il passait pour Kalbite. Or, depuis Mardj Râhiṭ, entre Qaisites et Kalbites, l'entente laissait beaucoup à désirer. Aboû Moḥammad commença par battre l'avant-garde de Ḥorâsâniens que les 'Abbâsides lui opposèrent. Victoire sans lendemain! Après ce premier avantage, « l'armée des blancs » fut complètement écrasée. Aboû'l Ward refusa de survivre au désastre, et se fit bravement tuer avec 500 de ses Qaisites (juillet 751). Peu après, un tout jeune Sofiânide, 'Abbâs, arrière-petit-fils de Yazîd I^{er}, se mit à la tête d'une nouvelle restauration omayyade. Elle fut vaincue dans les mêmes plaines

⁽¹⁾ *Agh.*, IV, p. 93, 10; VAN ARENDONK, *De opkomst van het zaidietische imamaat in Yemen*, p. 39.

⁽²⁾ Cf. MOṬAHHAR MAQDISI, II, p. 181.

⁽³⁾ Cf. LAMMENS, *La Syrie*, I, p. 102.

⁽⁴⁾ ṬAB., *Annales*, III, p. 53-54.

d'Alep⁽¹⁾, où avait succombé le vaillant Aboû'I Ward. Cette diversion permit à Aboû Moḥammad de regagner sa retraite de la Palmyrène, où personne ne songea alors à aller le relancer.

Mais bientôt la pacification de la Syrie et de la Mésopotamie, la capitulation des derniers capitaines omayyades, rendirent aux 'Abbâsides la liberté de leurs mouvements. Le sofiânide Aboû Moḥammad ne se jugea plus en sûreté au milieu des Kalbites de Tadmor. Réfugié au Ḥidjâz, il y erra de retraite en retraite jusqu'au califat de Mançoûr. Le secret de sa dernière cachette ayant été trahi à Médine, il tomba avec ses deux fils entre les mains de ses ennemis. Excellent archer, ارجى الناس, il essaya de se défendre, mais se vit accablé par le nombre⁽²⁾. Sa tête fut envoyée, à Bagdad, au successeur de Saffâḥ. A cette date, justement préoccupé par l'agitation des 'Alides au Ḥidjâz, Mançoûr ne faisait plus aux Omayyades survivants l'honneur de les redouter. Il consentit à gracier les enfants du Sofiânî⁽³⁾.

II

L'avenir était décidément compromis pour les Syriens. N'écouter que leurs rancunes contre Marwân II, « ils l'avaient abandonné à son sort, sans se soulever en temps opportun contre les 'Abbâsides. La situation ne pouvait plus être modifiée. Le noir avait triomphé; le blanc avait perdu le roi⁽⁴⁾. » C'est maintenant que va prendre corps la légende du « Sofiânî ». Les Syriens se reprocheront « d'avoir manqué de courage pour venger la défaite d'Aboû Moḥammad »⁽⁵⁾; avant tous, les Kalbites et les habitants de Ḥoms.

« L'imagination populaire, devant les tristesses du présent, aime à mettre une espérance dans les lointains de l'avenir. Chez les peuples tourmentés d'un rêve national, c'est l'attente d'une ère nouvelle »⁽⁶⁾, c'est le retour d'un homme de leur sang, qui les vengera de leurs humiliations. Pendant la laborieuse constitution du califat, on avait pu se convaincre que cette conception n'était

⁽¹⁾ FREITAG, *Selecta ex historia Halebi*, p. 12-13. En comparant ce texte avec ṬAB., III, p. 54, on devine que l'entente n'a pas régné entre Aboû'I Ward et le prétendant sofiânide, lequel amenait un contingent kalbite.

Bulletin, t. XXI.

⁽²⁾ IBN 'ASÂKIR (éd. Badrân), V, p. 403.

⁽³⁾ ṬAB., *Annales*, III, p. 54.

⁽⁴⁾ WELHAUSEN, *Das arab. Reich*, p. 347.

⁽⁵⁾ ṬAB., *Annales*, III, p. 55, 15.

⁽⁶⁾ JAMES DARMESTETER, *Le Mahdi*, p. 32.

pas inconnue aux Arabes. Héritiers d'une antique civilisation, les Yéménites en lutte avec l'impérialisme et l'égoïsme des grossiers Bédouins de Moḍar avaient annoncé l'avènement d'un prince, issu de la race de Qaḥṭân, et pour ce motif surnommé *Al-Qaḥṭânî*. La Tradition nous montre le calife Mo'âwia protestant contre ces manœuvres séparatistes⁽¹⁾. Le Yéménite rebelle, 'Abdaraḥmân ibn Aš'ath, n'hésitera pas à se faire passer pour le Qaḥṭânî. Les Moḍarites lui opposeront « leur *Tamîmî* dont nous ne connaissons que le nom »⁽²⁾. Les Kalbites à leur tour voudront avoir leur *Kalbi*, et les peuples du Maghrib leur *Maghribî*⁽³⁾.

Sous l'égide des Omayyades, les Syriens avaient, pendant près d'un siècle, régenté le califat. Ils s'obstinèrent à escompter le retour de ce brillant passé. Ils en avaient d'abord reporté la réalisation sur la personne du sofiânide Aboû Moḥammad. Son lamentable échec, celui ensuite de son parent 'Abbâs ne réussirent pas à les décourager, à diminuer la fascination qu'exerça désormais le nom du *Sofiânî*. Ce nom bénéficiera des sympathies qu'excitèrent les malheurs des princes sofiânides qui, les premiers, s'étaient sacrifiés pour la cause de la Syrie. Vers cette même époque, les Celtes d'Angleterre attendaient le retour d'Arthur qui repose dans l'île d'Avalon et qui sortira pour chasser les Saxons.

Les Syriens refuseront de croire à la mort d'Aboû Moḥammad. Avec le recul des années, il cessera d'être le vaincu de Mardj al-Aḥram, le fugitif, errant à travers les steppes arabiques. La falote figure du *vétérinaire*, voué à tous les échecs, dépouillera ses traits ingrats pour adopter ceux de Mo'âwia, le fondateur de la dynastie nationale. Il incarnera toutes les espérances et se verra chargé de réaliser toutes les revendications de la Syrie. Comme son nom l'annonce, le Sofiânî devra appartenir à la descendance directe d'Aboû Sofiân, le glorieux chef de la Mecque, le père du grand Mo'âwia, et, par eux, à celle de Yazîd I^{er}⁽⁴⁾. C'est par distraction que des auteurs rattachent parfois le Sofiânî

⁽¹⁾ ḤANBAL, *Mosnad*, IV, p. 19; BAGHAWI, *Maṣḍabih as-sonna*, II, p. 131; IBN AL-ATHÏR, *Osd*, V, p. 155, 156; MOṬAHHAR MAQDISÏ (éd. Cl. Huart), II, p. 183-184.

⁽²⁾ VAN VLOTEN, *op. cit.*, p. 61.

⁽³⁾ Cf. *Baḥr al-Ansâb*; ms. Biblioth. Khédi-

viale du Caire (non paginé); IBN AL-ATHÏR, *Nihâia fi'l ḥadîth*, II, p. 193; *Kanz al-ommal*, VI, p. 50, etc.

⁽⁴⁾ Cf. MOṬAHHAR MAQDISÏ, *Livre de la Création* (édité et traduit par M. Cl. Huart), II, p. 177.

à la famille de 'Anbasa⁽¹⁾, lui aussi fils d'Aboû Sofiân, mais sans attache aucune avec la Syrie. Dans la légende primitive du Sofiânî — il ne faut pas le perdre de vue — l'élément syrien prime l'élément omayyade. Opprimés par les 'Abbâsides, les Syriens n'entrevoient le retour de leurs anciens souverains que comme gage, comme condition de l'indépendance nationale.

Ils n'avaient pas voulu, on l'a vu, admettre la mort d'Aboû Moḥammad. Ils persistèrent à le croire survivant, caché dans une retraite du Ḥidjâz. Transformé par l'imagination populaire, le personnage du *Sofiânî* semble calqué sur l'imâm Ibn al-Ḥanafyya, tel que l'a chanté Kothayyr, le poète des Kaisânyya :

« Invisible pour un temps, tu demeures à Raḍwâ, près des sources d'eau et de miel⁽²⁾. »

Rien ne prouve que le massif du Raḍwâ⁽³⁾ ait justifié l'idéal d'un séjour paradisiaque. Mais les oasis s'étendant entre Raḍwâ et l'Érythrée avaient été peuplées par les descendants de 'Alî⁽⁴⁾. A ce titre, il s'était imposé à la Muse du poète š'ite, en quête d'une localisation. Ces vers avaient eu un profond retentissement. Ils n'ont pu demeurer inconnus en Syrie, où Kothayyr venait périodiquement faire sa cour aux Omayyades et toucher leurs gratifications princières. Comme « le fils de la Ḥanifite », le « Sofiânî » était lui aussi destiné à reparaitre. Il deviendra le *montazar* « l'attendu, le désiré ». Si les Syriens nationalistes avaient eu leur Kothayyr ou leur Sayyid Ḥimiarî, ces poètes n'auraient pu manquer de placer la mystérieuse retraite du « Sofiânî », non à Raḍwâ, mais dans les fraîches montagnes de Ṭâif, région connue pour ses sympathies omayyades. Ghazâlî observe qu'en adoptant ces conceptions, la légende du Sofiânî rappelait la théorie des *imâmîtes*, *هو قول الأموية من الإمامية*⁽⁵⁾.

Une tradition, rattachée au nom d'Ibn al-Ḥanafyya, assure que le « Sofiânî » fera son apparition dans les montagnes voisines de Ṭâif⁽⁶⁾. Il me paraît diffi-

⁽¹⁾ Cf. MOṬAHHAR MAQDISI, IV, p. 103. A tort, le même auteur (II, p. 177; VI, p. 73) présente Aboû Moḥammad comme le petit-fils de Ḥâlid ibn Yazîd.

⁽²⁾ *Agh.*, VIII, p. 32.

⁽³⁾ Entre Médine et Yanbo'.

⁽⁴⁾ LAMMENS, *Berceau de l'Islam*, I, p. 93, 96; SNOUCK HURGRONJE, *Mekka*, I, p. 34-35; SAM-

HOÛBI, *Wafâ al-wafâ*, I, p. 121, 166; II, p. 288; 348-349; *Osâ*, V, p. 273.

⁽⁵⁾ GOLDZIHNER, *Streitschrift des Gazâlî gegen die Bâtinyya-Sekte*, p. 17. Pour la région de Ṭâif, voir la description de M. TAMISIER, *Voyage en Arabie*, Paris, 1840, I, p. 269-355.

⁽⁶⁾ IBN AL-ATHÏR, *Nihâia*, II, p. 204.

cile de méconnaître dans cette donnée l'influence de l'imamisme kaisânite. Elle est d'ailleurs demeurée isolée.

Généralement c'est en Syrie qu'on s'accorde à localiser l'avènement du Sofiânî. Au milieu des guerres civiles qui s'allumeront entre l'Orient et l'Occident, il surgira inopinément dans le Wâdi Yâbis⁽¹⁾. Cette vallée mystérieuse, que les *malâhim* placent dans le voisinage de Damas⁽²⁾, a été choisie intentionnellement pour dérouter les essais indiscrets d'identification. Son armée sera exclusivement composée de Syriens. Le contingent principal sera formé par « 30.000 de ses oncles de Kalb »⁽³⁾. Aussi, après la défaite, est-ce sur les Kalbites que retombera le poids principal de la répression⁽⁴⁾. « Après avoir occupé Damas, le Sofiânî enverra une armée vers l'Orient, une autre vers Médine. La première s'établira au pays de Bâbil, dans la ville maudite; elle y tuera trois cents béliers (chefs) parmi les 'Abbâsides. De Bâbil⁽⁵⁾ les partisans du Sofiânî descendront vers Koûfa et dévasteront le pays environnant⁽⁶⁾. Ensuite ils regagneront la Syrie pour prendre la route de Médine et de la Mecque⁽⁷⁾. » La Tradition les mène le long de l'itinéraire que les troupes syriennes avaient déjà suivi, sous les califats de Yazîd I^{er}⁽⁸⁾ et de 'Abdalmalik. Cette fois, à moitié chemin entre les deux villes saintes, leur armée sera soudainement engloutie. La sourate xxxiv renferme un verset, le cinquantième, dont l'exégèse a mis à la torture les commentateurs : « Ah! si tu voyais comme ils trembleront, sans trouver d'issue, et comme ils seront assaillis de toutes parts! ». C'est à ce verset qu'en désespoir de cause, le *Tafsîr* rattachera la catastrophe de l'armée du Sofiânî⁽⁹⁾, dans sa marche contre la Mecque.

En cette partie de son développement, la légende du Sofiânî a été complètement⁽¹⁰⁾ défigurée. Le noyau primitif ne contenait que des éléments syriens; il se bornait à prédire le triomphe du nationalisme syrien, celui de « l'armée des

⁽¹⁾ Recueil ms. Paris, Bibliothèque nationale, n° 5051, p. 28 a.

⁽²⁾ Manuscrit cité; TAB., *Tafsîr*, XXII, p. 63.

⁽³⁾ Ms. de Paris, *loc. cit.*; *Kanz al-'ommâl*, VI, p. 68, n° 1145; comp. n° 559.

⁽⁴⁾ MOÏAHHAR MAQDISI, *op. cit.*, II, p. 180.

⁽⁵⁾ Vraisemblablement Bagdad, que le Sofiânî détruira; *Kanz al-'ommâl*, VI, n° 669.

⁽⁶⁾ La version s'îte les fait anéantir par les

Persans, partisans du Mahdi. Auparavant ils auront dévasté le Hôrâsân; *Kanz al-'ommâl*, VI, p. 70, n° 1168; comp. p. 63, n° 1070.

⁽⁷⁾ TAB., *Tafsîr*, *loc. cit.*; *Kanz al-'ommâl*, VI, p. 63, n° 1070.

⁽⁸⁾ Cf. notre *Yazîd*, p. 233-269.

⁽⁹⁾ *Tafsîr*, XXII, p. 63-64; MOÏAHHAR MAQDISI, II, p. 178; *Kanz al-'ommâl*, VI, n° 1145, 1169.

⁽¹⁰⁾ Et intentionnellement.

Kalbites », *بعث كلب*⁽¹⁾, la plus indigène parmi les tribus établies en Syrie. Le Sofîânî était un héros purement syrien. Il appartenait à la seule dynastie que la Syrie ait adoptée comme nationale, celle des Omayyades, et à la branche omayyade, la plus formellement syrienne, celle des Sofîânides. Les Syriens ne pouvaient oublier qu'en déplaçant en Mésopotamie, à Harrân, le centre du califat, Marwân II avait attenté à ce qu'ils considéraient comme le monopole de leur pays. Le Sofîânî devait donc descendre, en ligne directe, de Yazîd I^{er}, encore plus syrien que Mo'âwia, puisqu'il avait eu une mère kalbite. Comme son ancêtre Yazîd⁽²⁾, il portera au visage des traces de petite vérole. Les Kalbites domineront en son armée, eux les plus Syriens parmi les Syro-Arabs. Ils affirmeront leur triomphe en détruisant Koufa et Bagdad, les rivales de Damas, en massacrant les 'Abbâsides, bourreaux des Omayyades et des Syriens⁽³⁾.

Telle était la donnée primitive, celle qui prit naissance, au lendemain de la mort d'Aboû Moḥammad. Elle n'envisageait dans le Sofîânî que le protagoniste de l'indépendance syrienne, sans se préoccuper de lui assigner un rôle dans le système eschatologique ou dans le messianisme de l'islam, comme feront les Šî'ites pour leurs imams. Cette simplicité, ce caractère réaliste et nationaliste devaient signaler la théorie syrienne à l'attention des 'Abbâsides et de la tradition orthodoxe. Cette dernière n'a jamais éprouvé de tendresse pour les Omayyades. Quand elle ne les proclame pas « les ennemis de l'islam », elle leur reproche d'avoir tenu à l'écart, évincé « les gens de la maison », les 'Alides; en quoi les Omayyades s'étaient contentés de marcher sur les traces des premiers successeurs de Mahomet, « les califes irréprochables », *راشدون*. Les 'Abbâsides, en lutte avec les réveils du nationalisme syrien, n'avaient pas de moins sérieuses raisons de voir de mauvais œil l'agitation entretenue par la légende du Sofîânî. Elle ne pouvait que raviver les espérances des Omayyades d'Andalousie, lesquels maintenaient leurs prétentions sur l'héritage de leurs ancêtres. Cette considération déterminera les califes de Bagdad à entrer en relations avec les Carolingiens⁽⁴⁾, en lutte avec les musulmans d'Espagne.

⁽¹⁾ *Kanz al-'ommâl*, p. 32, n° 559.

⁽²⁾ Cf. notre *Mo'âwia*, p. 446.

⁽³⁾ Ms. de Paris, *loc. cit.*; *Moṭahhar Maqdisî*, II, p. 177; IV, p. 103; *Kanz al-'ommâl*, VI,

p. 67, 68, n° 1129, 1143; *IBN AL-FAQH* (éd. de Goeje), p. 258.

⁽⁴⁾ Cf. LAMMENS, *La Syrie*, I, p. 199. Dans *Moṭahhar Maqdisî*, II, p. 177, 9 je lis : *لهذا*

La théorie yéménite du Qaḥṭānî les laissera assez indifférents. Ils jugeront inutile d'y intervenir, n'y découvrant aucune menace pour leur absolutisme. Personne ne songeait à relever le trône des *Tobba'*, et les 'Alides qui s'établiront plus tard au Yémen⁽¹⁾ ne s'aviseront pas de se prévaloir du Qaḥṭānî. Ce dernier sera donc considéré comme « un saint personnage » رجل صالح, un associé à la mission messianique du Mahdî⁽²⁾. En revanche, tout sera mis en œuvre pour jeter l'odieux sur le rôle du Sofiânî, si bien que le héros du nationalisme syrien sera ravalé au degré du *Dadjdjal*, de l'Antéchrist islamite. Ses partisans, à savoir les Syriens, sèmeront partout la terreur; « ils éventreront les femmes enceintes, scieront en deux les hommes et feront bouillir leurs membres dans des marmites..... A Médine, ils profaneront les tombeaux du Prophète et de Fâṭima et pendront, à la porte de la mosquée, tous ceux qui portent ces noms⁽³⁾. » Vidée de ses éléments nationalistes, la légende syrienne devenait inoffensive, incorporée qu'elle était à l'eschatologie musulmane, rattachée à l'avènement du Mahdî, aux signes précurseurs de la fin des temps. Dans ces conditions, elle devait finir par lasser l'attente des plus obstinés partisans omayyades. Et voilà comment, « réduite au rôle de fantôme, d'épouvantail, la race d'Omayya allait survivre à sa ruine »⁽⁴⁾.

Les terreurs des 'Abbâsides n'étaient rien moins que chimériques. Sous le califat de Mâmoûn, une flotte partie d'Espagne réussit momentanément à occuper Alexandrie⁽⁵⁾. En Syrie, au cours du 11^e et du 12^e siècle H., on s'obstina à attendre l'arrivée du Sofiânî. Nous avons énuméré ailleurs⁽⁶⁾ ces mouvements nationalistes que le manque d'union — le vieux mal syrien — fit échouer. Au temps de Hâkim, un Omayyade d'Espagne, déguisé sous la bure d'un ṣoûfi, Aboû Rakwa, souleva la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Égypte et mit la dynastie fâṭimite à deux doigts de sa perte⁽⁷⁾. Démoralisée, la Syrie ne bougera plus. En Égypte, l'agitateur omayyade n'avait pas même tenté de se donner pour le Sofiânî, héros purement syrien. Il se contenta d'en appeler au *Qâ'im*, le

..... (et non المرعود شأننا شاتج) et je traduis : « Le signalement du personnage prédit ne convenait pas à Zîâd... ».

⁽¹⁾ Cf. VAN ARENDONK, *op. cit.*

⁽²⁾ MOṬAHHAR MAQDISI, II, p. 184.

⁽³⁾ IDEM, II, p. 178.

⁽⁴⁾ WELLHAUSEN, *op. cit.*, p. 346. Je n'ai pu consulter SNOUCK HURGRONJE, *Le Mahdî (Revue coloniale internationale, 1886)*.

⁽⁵⁾ Cf. LAMMENS, *La Syrie*, I, p. 134.

⁽⁶⁾ *La Syrie*, I, p. 133, 134, 139.

⁽⁷⁾ *La Syrie*, I, p. 199.

Mahdî attendu⁽¹⁾. A Damas, la population, note Al-Qalânî⁽²⁾, était demeurée « omayyade ». Ce qualificatif avait perdu toute portée politique. Il signifiait, comme l'annaliste damasquin l'explique, que les indigènes abhorraient les Maghribins et les doctrines hétérodoxes des Fâtimides. Désormais il ne sera plus question du Sofiânî que dans les recueils de *hadith*. Il s'y trouvera mêlé à des développements fantastiques que plus d'un traditionniste refusera de prendre au sérieux.

L'an 324 H. (935 J.-C.), l'infatigable polygraphe et voyageur, Mas'oudî⁽³⁾, visita la ville de Tibériade en Galilée, la région du lac où les califes syriens avaient possédé leurs villas d'hiver⁽⁴⁾. Ce fureteur y découvrit chez un *maulâ*, client de la famille des Omayyades, un volume intitulé : *Preuves de l'imamat des Omayyades et exposé de leurs prérogatives*. L'ouvrage avait été composé en Espagne, dernier refuge des souverains syriens, et vraisemblablement sous l'inspiration des califes d'Andalousie, lesquels avaient pris le titre officiel de « commandeurs des croyants ». Cet écrit contenait « les prédictions relatives à la restauration des Omayyades, principalement la légende du Sofiânî. C'est dans le Wâdi Yâbis en Syrie qu'aurait lieu son apparition⁽⁵⁾, à la tête des tribus de Ghassân, de Qodâ'a, de Lahm, de Djodâm. Suivait le détail de ses guerres, de ses expéditions, la marche triomphale des Omayyades, depuis l'Andalousie jusqu'en Syrie, montés sur des cavales blanches et arborant des étendards jaunes. »

De ces étendards jaunes, il est également question dans les innombrables variantes de la légende du Sofiânî qu'a enregistrées le *Kanz al-'ommal*⁽⁶⁾. Ce recueil⁽⁷⁾ ne pouvait manquer de signaler les Andalous, à savoir les Omayyades d'Espagne, parmi les ennemis qui menacent l'Égypte. L'auteur se souvenait sans doute de leur occupation d'Alexandrie⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Comp. IBN AL-AṬḤĪR, *Kāmil*, édition du Caire, IX, p. 74-76.

⁽²⁾ *Tarīḥ Dimašq* (éd. Amedroz), p. 16.

⁽³⁾ *Kitāb at-tanbīh*, p. 336-337 (éd. de Goeje).

⁽⁴⁾ Pour leur hivernage au désert, voir notre article *La Bâdia et la Hira sous les Omayyades* (dans *MFOB*, IV) et surtout AL. MUSIL, *Quṣeir 'Amra*, I, p. 3-187, Vienne, 1907. Le D^r Musil est actuellement professeur à l'Université tchèque de Prague. Dans un travail publié ici, pendant la guerre (voir *Bulletin*, XIV, p. 96, n. 7),

j'ai eu tort de qualifier cet orientaliste tchèque « d'actif pionnier de l'influence teutonnes », وما العصمة إلا لله.

⁽⁵⁾ *Kanz al-'ommal* (VI, p. 63, n° 1074) l'appelle صاحب الوادي.

⁽⁶⁾ VI, p. 68, n° 1168.

⁽⁷⁾ Voir VI, p. 68, n° 1133.

⁽⁸⁾ Voir plus haut. D'après *Kanz al-'ommal*, VI, p. 30, n° 516, un Omayyade s'emparerait d'Alexandrie « avec l'aide des Byzantins ». Souvenir des Croisades?

Dans le volume, analysé par Mas'oudî, on voit que les partisans du Sofîânî se divisaient en deux fractions principales : les Sofîânides et les Marwânides. Les premiers tenaient pour la branche aînée, les autres pour la branche cadette de la dynastie syrienne. A ces derniers devaient appartenir les Omayyades d'Espagne, lesquels se rattachaient à la famille des Marwânides. Il n'est pas douteux que cette division contribua à paralyser les tentatives d'une restauration omayyade. Elle se surajoutera aux dissensions qui ne cesseront de travailler Yéménites et Qaisites de Syrie⁽¹⁾.

Ce pays deviendra une province مضبوطة « tenue sous le joug »⁽²⁾, fortement occupée par des garnisons horásâniennes. Les partisans syriens du Sofîânî ne s'aviseront pas de se grouper en maçonnerie, comme l'avaient fait avec succès les 'Abbâsides. Instruite par sa propre histoire, la dynastie 'abbâsides, « issue elle-même de la conspiration kaisânite » (Massignon), surveillera de près les sociétés secrètes. Le développement qu'elle donnera à l'Inquisition d'État et à ses institutions policières — celles-ci dirigées par le *šâhib al-ḥabar* ou *šâhib al-barid*, chef de la police secrète⁽³⁾ d'Empire — ne pourra empêcher la formation de la redoutable maçonnerie qarmate, fâtimite et isma'îlie dont les progrès précipiteront la chute de l'absolutisme 'abbâsides.

H. LAMMENS.

Beyrouth, 1^{er} mai 1922.

⁽¹⁾ Autres mentions du Sofîânî dans *Kanz al-'omâl*, VI, n^{os} 668, 1028, 1096, 1373. D'après le n^o 1141, il triomphera des Turcs et des Grecs. Parmi les *fitan* ou révolutions, on constate la tendance générale de reculer le plus tard possible l'avènement du Sofîânî; cf. n^o 468.

⁽²⁾ MAS'OUÏ, *Prairies*, VI, p. 191.

⁽³⁾ Et non *ministre des postes*, comme on traduit trop souvent. On pourrait multiplier les exemples. Je cite le plus récent : ED. MONTET, *L'Islam*, Paris, 1921, p. 37.